

Suzanne Aubry
FANETTE

TOME 5

Les ombres
du passé



Suzanne Aubry

FANETTE

TOME 5

Les ombres
du passé

Roman

Libre  Expression
Une société de Québecor Média

Prologue

*Montréal
Avril 1864*

Fanette était dans tous ses états lorsqu'elle sortit de la geôle de la prisonnière. Ce que cette dernière lui avait confié changeait la cause du tout au tout. Elle aurait tout donné pour savoir où habitait Julien Vanier. Il faudrait qu'elle trouve le moyen de rencontrer l'avocat avant l'ouverture du procès, le lendemain matin. *Pourvu que je puisse lui parler avant qu'il soit trop tard...*

La jeune femme franchit la guérite d'un pas machinal, saluant à peine les gardiens tellement l'aveu d'Aimée Durand l'avait bouleversée. Une fois dehors, elle s'aperçut qu'il avait recommencé à pleuvoir. Une brume épaisse s'était levée. N'ayant pas apporté de parapluie, elle releva le capuchon de son manteau et marcha vers sa voiture. Elle perçut un bruit de pas derrière elle. Elle se retourna, mais il n'y avait personne. La rue luisante de pluie était déserte.

Sentant l'anxiété la gagner, Fanette pressa le pas. Soudain, un claquement sec retentit. Cette fois, elle crut entrevoir une silhouette à travers le brouillard, mais celle-ci disparut aussitôt derrière une porte cochère. Son cœur se mit à battre plus vite.

— Qui va là ? dit-elle.

Sa voix résonna étrangement dans le silence. Retenant son souffle, Fanette fit quelques pas en direction de la porte cochère et constata que celle-ci était entrouverte. Elle tendit l'oreille, mais ne perçut que le bruissement de la pluie. Elle répéta, la gorge nouée par l'inquiétude :

— Il y a quelqu'un ?

Tout à coup, une ombre surgit. Une main lui agrippa brusquement un bras et la tira en avant. Fanette laissa échapper un cri de frayeur et tenta de se dégager, mais l'inconnu resserra son étau et l'entraîna vers ce qui semblait être une cour intérieure. La porte se referma avec un grincement sinistre. La jeune femme sentit un souffle chaud effleurer sa joue. Elle distingua un haut-de-forme, puis des traits en lame de couteau. *Mon Dieu, ce visage...* Une voix rauque s'éleva :

— Ce n'est pas prudent pour une jeune et jolie femme de se promener toute seule.

Cette voix...

— Il y a longtemps que je souhaitais vous revoir, mademoiselle.

L'homme souleva son chapeau, révélant ainsi son visage. Lorsqu'elle le reconnut, son sang se glaça dans ses veines.



Première partie

Perdition

I

Montréal

Deux ans auparavant, au début de mai 1862

La salle de rédaction du journal *L'Époque* bourdonnait de conversations animées. Il y avait de l'électricité dans l'air. Prosper Laflèche, le rédacteur en chef, avait convoqué tous les journalistes ainsi que les typographes, les imprimeurs et même les apprentis, afin d'inaugurer la nouvelle presse à cylindre qu'il avait rachetée à un prix raisonnable d'une imprimerie de Boston en faillite. Laflèche l'avait fait venir par bateau jusqu'à Montréal. Il avait fallu pas moins d'une dizaine d'hommes pour la déposer ensuite dans une charrette attelée à quatre chevaux et la transporter jusqu'au journal.

Madeleine Portelance, portant son costume masculin, son haut-de-forme à la main, se tenait au premier rang, accompagnée de Fanette et de la petite Marie-Rosalie. Cette dernière avait tellement insisté pour aller à l'inauguration que Madeleine avait accepté de bonne grâce. De toute manière, elle ne pouvait résister longtemps aux désirs de la fillette, qu'elle adorait. Il lui avait fallu toutefois user de tout son pouvoir de persuasion pour convaincre son patron de laisser sa nièce et sa petite-nièce assister à l'événement. Prosper Laflèche avait d'abord refusé, prétendant qu'une salle de rédaction n'était pas un endroit convenable pour une jeune femme de bonne famille, encore moins pour une enfant.

— Fanette est non seulement ma nièce, mais aussi ma secrétaire particulière, avait rétorqué Madeleine, indignée. Je tiens mordicus à ce qu'elle soit présente. Quant à sa fille, elle est très bien élevée et ne dérangera personne.

Point final, comme le surnommait Madeleine parce qu'il terminait toujours ses phrases par ces mots expéditifs, avait cédé de guerre lasse, non pas tant à cause de l'entêtement proverbial de cette femme au caractère imprévisible, mais surtout pour ménager sa susceptibilité. La plume de Jacques Gallant, pseudonyme de Madeleine Portelance, valait en effet de l'or : son dernier feuilleton, intitulé *Perdition*, avait connu beaucoup de succès et apporté de nouveaux abonnés au journal, facilitant même l'acquisition de sa nouvelle presse. Le rédacteur en chef avait donc décidé de mettre de l'eau dans son vin : son portefeuille pesait plus lourd que des considérations de bienséance.

Madeleine jeta un coup d'œil affectueux à sa nièce. Il y avait déjà près de huit mois que Fanette était sa secrétaire particulière, et elle se félicitait chaque jour d'avoir eu la présence d'esprit de l'employer à son service. La jeune femme possédait une bonne plume et avait également un excellent sens de l'observation, sans compter son talent pour le dessin. Leur seul différend s'était produit au sujet de son feuilleton *Perdition*. En lisant le premier chapitre, Fanette avait tout de suite reconnu sa meilleure amie dans le personnage d'Angéline, une fille de bonne famille séduite et enlevée par un poète sans le sou.

— Si j'avais su que vous feriez de Rosalie un personnage de votre feuilleton, je ne vous aurais jamais fait de confidences à son sujet, avait-elle reproché à sa tante.

— Mais j'ai changé son nom ! s'était défendue Madeleine.

— Vous vous êtes quand même inspirée de sa vie privée.

— J'ai pris quelques éléments, ici et là, mais c'est à peine si mon héroïne lui ressemble.

Médusée par la mauvaise foi de sa tante, Fanette avait lu un passage du feuilleton à voix haute :

— « Angéline ne se trouvait pas jolie, bien qu'elle eût des traits fins et de beaux yeux noirs. De santé fragile à la suite d'une méningite qui avait failli l'emporter dans son enfance, la jeune femme n'avait jamais trouvé grâce aux yeux des jeunes gens, de sorte qu'elle n'était pas encore mariée, malgré ses vingt-cinq ans

bien sonnés. Elle était cependant secrètement amoureuse d'un jeune homme, Vincent Lasnier, un poète pauvre mais d'une grande beauté, que la mère d'Angéline, une veuve riche qui tenait un salon très couru par toute la bonne société de Montréal, avait pris sous son aile. La jeune femme passait le plus clair de ses journées à rêvasser, poussant parfois l'audace jusqu'à imaginer Vincent lui embrassant délicatement la main ou lui faisant des déclarations d'amour passionnées, mais elle n'avait jamais osé dévoiler son amour au jeune homme. Pour quelle raison Vincent, qui était beau comme un astre, se serait-il intéressé à une vieille fille sans charme comme elle, alors que toutes les jolies femmes qui couraient les salons de sa mère lui tournaient autour comme des mouches attirées par le miel ? Angéline était loin de se douter qu'un jour ses rêves deviendraient réalité et que, bientôt, elle commettrait un geste si audacieux, si fou, qu'il la mettrait au ban de la société. »

— Le portrait est assez ressemblant, avait admis Madeleine, mais il s'agit tout de même de fiction.

— Avez-vous songé une seconde au tort que vous risquez de faire à Rosalie en exposant ainsi sa vie dans un roman ? s'était exclamée Fanette, les joues en feu. Ne croyez-vous pas que sa situation est déjà assez délicate comme cela ?

— Mais elle l'a finalement épousé, son Lucien Latourelle ! Je ne vois pas en quoi mon feuilleton pourrait lui porter préjudice.

— Sa vie lui appartient. Vous n'aviez pas le droit de vous en servir sans son assentiment.

Madeleine avait défendu bec et ongles la liberté de l'écrivain :

— Crois-en mon expérience, ma chère nièce, les gens ne se reconnaissent jamais dans les personnages inspirés de leur propre vie. Et quand bien même ils le feraient, l'écrivain leur donne la parole et immortalise leur bref passage terrestre. Et puis ton amie est loin d'être ma seule source d'inspiration. Figure-toi que j'ai déjà eu une vie amoureuse, moi aussi !

Les remontrances de sa nièce avaient malgré tout fait réfléchir Madeleine. Envahie par le remords, elle avait rendu discrètement

visite à Rosalie, sans en toucher un mot à Fanette. Bien qu'elle eût semblé surprise de la voir, la jeune femme l'avait accueillie avec un sourire radieux. Ses formes rondes commençaient à paraître sous les plis de sa robe.

— Je venais simplement aux nouvelles, avait dit Madeleine. Alors, comment se porte la future maman ?

Rosalie avait effleuré son ventre avec une main.

— Bientôt, il commencera à bouger.

— Il ?

— Je mettrais ma main au feu que c'est un garçon, avait répondu Rosalie, les yeux brillants. Il aura des yeux bleus et des cheveux blonds, comme son père.

— Ainsi, vous êtes heureuse, Rosalie ?

— Quelle question ! Bien sûr que je suis heureuse !

Le bonheur irradiait en effet de tout son être. Il n'y avait aucune trace d'inquiétude ou de contrariété dans ses traits. Rosalie n'avait peut-être pas lu le feuilleton de Madeleine, ou bien cette dernière avait peut-être raison de prétendre que les gens ne se reconnaissent pas dans les personnages qu'ils ont inspirés. Chose certaine, cette visite lui avait enlevé toute culpabilité. Fanette n'avait plus abordé le sujet avec elle, et leurs relations étaient redevenues harmonieuses. Madeleine ne pouvait plus imaginer son existence sans sa nièce et la petite Marie-Rosalie. Dire qu'il n'y avait pas si longtemps, elle ne jurait que par sa sacro-sainte solitude !



La fumée de tabac montait en volutes épaisses vers le plafond de la salle de rédaction. Fanette, tenant sa fille par la main, attendait avec impatience de voir enfin la nouvelle presse, qui avait été recouverte d'une grande bâche lui donnant l'allure d'un mastodonte assoupi. Pendant le trajet vers le journal, sa tante avait expliqué que de grands journaux comme le *New York Daily Times*, le *Philadelphia Public Ledger* et *La Presse*, à Paris, utilisaient

des presses rotatives depuis plusieurs années, augmentant ainsi considérablement leur tirage.

— La presse écrite connaîtra bientôt son âge d'or à Montréal ! avait-elle prédit, enthousiaste.

Fanette partageait la passion de sa tante pour tout ce qui relevait de l'univers des journaux. Chaque fois qu'elle entrait dans la salle de rédaction de *L'Époque*, elle était fascinée par l'ambiance qui y régnait, l'odeur d'encre et de papier, le va-et-vient continu des journalistes, le travail des typographes, des hommes de marbre, des imprimeurs... Elle s'y sentait étrangement à l'aise, malgré le fait qu'il y eût très peu de femmes au journal, à part quelques ouvrières, les *press feeders*, comme on les appelait, qui plaçaient le papier dans les presses. C'était un travail très dur. Les employées devaient porter des gants pour ne pas se couper les mains. Fanette en avait parlé à sa tante, qui avait soupiré en disant :

— Au moins, ces femmes ont un travail et peuvent nourrir leur famille. Par les temps qui courent, ce n'est pas rien.

Bien que sa mère, Emma, lui manquât beaucoup, Fanette aimait sa nouvelle vie à Montréal et n'avait aucun regret d'avoir accepté de devenir la secrétaire particulière de sa tante. Celle-ci avait beau être excentrique et avoir parfois un caractère ombreux, c'était une femme attachante et généreuse. Elle lui payait un salaire décent, en plus du gîte et du couvert. Entre une course à faire, une lettre à envoyer à l'un des fervents lecteurs de sa tante ou encore des épreuves à corriger, Fanette devait bien sûr s'occuper de sa fille. Heureusement que la dévouée Berthe était là pour lui donner un coup de main ! La fillette, intelligente et espiègle, avait toujours son nez fourré partout, et il fallait garder constamment un œil sur elle, à tel point que Berthe l'avait surnommée « Vif argent ».

Comme pour justifier son surnom, Marie-Rosalie commença à tirer sur la main de sa mère.

— Maman, est-ce que ça va commencer bientôt, l'argunation ?

— *L'inauguration*. Mais oui, ma chouette. Un peu de patience.

Sentant un regard braqué sur elle, Fanette tourna la tête et aperçut Arsène Gagnon, un des journalistes de *L'Époque*. Une plume plantée derrière l'oreille, le reporter l'examinait sans vergogne, comme s'il cherchait à deviner ses formes sous le tissu de sa robe. Fanette fixa le reporter sans ciller, jusqu'à ce qu'il cligne des yeux, mal à l'aise. *Quel goujat*, pensa-t-elle.

Une porte claqua. Prosper Laflèche, en manches de chemise, un cigare à la bouche, s'avança d'un pas vif vers la machine. Une grosse moustache jaunie par le tabac lui donnait un air renfrogné, mais ses yeux pétillants trahissaient une humeur guilletterie. Tous dirigèrent leur attention vers lui.

— Mes chers amis, c'est aujourd'hui un grand jour pour notre journal, annonça-t-il d'une voix tonitruante.

Il désigna la machine.

— Gutenberg a révolutionné le monde avec l'invention de l'imprimerie. Avec les presses rotatives à cylindre, l'imprimé connaîtra une seconde révolution ! Et *L'Époque* sera le premier journal montréalais à la mettre en œuvre. Messieurs, une page d'histoire se vit sous vos yeux !

Madeleine toussota dans un mouchoir, comme pour rappeler à son patron que, bien qu'elle portât un costume d'homme, elle faisait encore partie de la gent féminine. Arsène Gagnon émit un gloussement moqueur, puis enleva sa casquette et lança une œillade appuyée à Fanette. Quelques rires se firent entendre, aussitôt étouffés par un regard sévère du patron.

— Gagnon, garde tes pitreries pour toi !

Le reporter baissa le nez vers ses chaussures. Le rédacteur en chef attendit que le silence revienne, puis tira d'un geste théâtral sur la bâche, révélant une énorme presse rotative déposée sur des briques. Des exclamations de surprise accueillirent le dévoilement de la machine, qui ressemblait à un éléphant appuyé sur ses pattes de devant. Fanette la contempla, fascinée. Elle put distinguer les lettres « R. Hoe & Co. » et « New York » gravées dans la fonte. La structure de métal était surmontée d'un immense cylindre.

— Regardez-moi cette merveille ! s'écria Laflèche, d'un ton enflammé. Plus besoin de platine. Le papier s'enroule autour du cylindre, dont la rotation permet d'imprimer avec une vitesse beaucoup plus rapide, et des deux côtés de la feuille, s'il vous plaît ! Cette presse peut tirer jusqu'à huit mille exemplaires à l'heure. *Huit mille*, vous vous rendez compte ? Cela signifie que l'on serait en mesure d'imprimer jusqu'à près de cinquante mille journaux en une seule nuit !

Des journalistes et des imprimeurs hochèrent la tête, médusés par ce chiffre astronomique. Fanette et Marie-Rosalie avaient les yeux rivés sur l'étonnante machine. Même Madeleine, à qui il en fallait beaucoup pour être impressionnée, n'en revenait pas de la taille et des rouages complexes de la presse. Le patron fit signe à une demi-douzaine d'ouvriers qui se tenaient discrètement à l'arrière de la salle.

— Nous allons vous faire une petite démonstration de son fonctionnement.

Les artisans s'approchèrent de la machine, presque intimidés. L'un d'eux transportait une forme qui avait déjà été composée. Il l'installa sur une plaque tandis qu'un imprimeur disposait une pile de feuilles dans le magasin et qu'un autre imbibait les bobines d'encre. Un mécanicien abaissa une manette. Le moteur, qui fonctionnait à la vapeur, se mit en branle. Un bruit infernal, fait de cliquetis de métal et de ronflement du moteur, remplit toute la pièce. Marie-Rosalie dut se boucher les oreilles à cause du vacarme. L'un des ouvriers s'exclama soudain :

— Coupez le moteur !

La machine grinça, puis s'arrêta dans un dernier tremblement de ferraille.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Prosper Laflèche, inquiet.

Un ouvrier, penaud, expliqua que des feuilles s'étaient coincées entre le cylindre et la plaque, enrayant le mécanisme.

Le rédacteur en chef poussa un juron de dépit.

— Vous avez les mains pleines de pouces ! Décoincez-moi tout ça, point final !



Les ouvriers s'affairèrent nerveusement, mais en tentant d'extraire le papier, l'un d'eux se prit un doigt dans un engrenage. Du sang gicla. Un pressier commença à maugréer entre ses dents :

— C'est une machine du diable. Les presses à bras, c'est fiable pis ç'a jamais blessé personne.

Des ouvriers l'approuvèrent. Prosper Laflèche les fusilla du regard.

— Assez de rouspétage !

Il se tourna vers le travailleur blessé.

— Lebeault, je t'accorde la journée pour te faire soigner. Quant à vous autres, déclara-t-il en fixant les artisans regroupés autour de la machine, je vous donne une heure pour réparer ma machine, ou ça va barder.

Les hommes se remirent au travail, la mine basse, tandis que Laflèche retournait dans son bureau en claquant brusquement la porte.

Cet incident n'atténua en rien l'enthousiasme de Fanette, qui ne pouvait s'empêcher de songer aux possibilités extraordinaires qu'offrait cette presse qu'un ouvrier avait qualifiée de « machine du diable ». *On craint toujours ce que l'on ne connaît pas*, se dit-elle. Un *press boy* passa près d'elle, transportant une pile de journaux dans ses bras. Fanette le suivit des yeux, songeuse. Un rêve commençait à prendre forme. À plusieurs reprises, elle avait été tentée d'en faire part à sa tante, mais elle s'en était abstenue, se disant que le moment n'était pas encore venu, que c'était présomptueux de sa part d'imaginer qu'elle pourrait un jour l'accomplir, mais le rêve refusait de disparaître. Aujourd'hui, dans l'atmosphère fébrile de la salle de rédaction, il ne lui semblait plus aussi inaccessible. Ce rêve, elle osait maintenant le nommer : devenir journaliste. *Ce soir, je parlerai à ma tante*, décida-t-elle.



II

Lorsqu'elles arrivèrent à la maison, Madeleine, Fanette et Marie-Rosalie furent accueillies par les jappements frénétiques de la chienne George, qui frétille joyeusement de la queue en les apercevant. Berthe, endormie dans un fauteuil, se réveilla en sursaut. Son visage ahuri provoqua un éclat de rire général. Piquée, la bonne se leva en maugréant.

— C'est le temps gris qui me donnions l'endormitoire.

Tandis qu'Alcidor dételait la voiture et soignait la jument, qu'il avait achetée au propriétaire d'une foire foraine et baptisée Anastazia, Fanette regagna sa chambre, écrivit une lettre à sa mère, puis entendit la cloche qui annonçait le souper. Après le repas, elle donna un bain à sa fille, lui fit la lecture et la borda. La maison était redevenue silencieuse. À peine si l'on entendait de légers craquements dans les murs. Profitant de la tranquillité, la jeune femme descendit au rez-de-chaussée et rejoignit sa tante dans son bureau, aménagé dans une petite pièce en forme d'hexagone, derrière le salon. Celle-ci écrivait fiévreusement, la tête penchée au-dessus de son pupitre. Une mèche s'était échappée de son chignon et tombait sur son front.

— Ma tante, puis-je vous déranger quelques minutes ?

— Tu sais bien que tu ne me déranges jamais. Enfin, presque jamais, ajouta Madeleine avec une lueur taquine dans l'œil.

Fanette se recueillit un moment avant de reprendre la parole. Durant le trajet qui les avait ramenées du journal à la maison,

elle avait réfléchi à la façon dont elle aborderait avec sa tante ce sujet délicat.

— Voilà huit mois que je travaille pour vous comme secrétaire particulière.

Madeleine la regarda avec inquiétude.

— Tu veux me quitter ?

Sans laisser à sa nièce le temps de répondre, elle enchaîna :

— Ne t'ai-je pas toujours traitée comme il faut ? As-tu sujet à te plaindre de moi ? Si c'est une augmentation de salaire que tu souhaites, je te l'accorde les yeux fermés !

Fanette ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne veux pas d'augmentation de salaire. Vous avez toujours fait preuve de générosité à mon égard, et je vous en suis très reconnaissante.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Parle ! Je n'aime les mystères que dans mes feuilletons, et encore...

Le roulement d'une voiture leur parvint, puis s'éloigna.

— J'ai un rêve, reprit Fanette. Un rêve qui ne m'a pas quittée depuis mon arrivée à Montréal.

Madeleine observa sa nièce sans répondre, visiblement intriguée. Elle remarqua le teint animé de la jeune femme, ses yeux lumineux, et crut comprendre.

— Tu es amoureuse ! s'exclama-t-elle, croyant qu'il s'agissait du docteur Brissette, qui rendait visite à Fanette chaque dimanche après-midi, à deux heures précises.

Les joues légèrement rosies par la timidité, le médecin demandait des nouvelles de leur santé, puis s'installait toujours dans le même fauteuil de style victorien. Madeleine s'éclipsait à regret, mourant d'envie d'entendre leur conversation. Une heure plus tard, le médecin repartait, promettant de revenir la semaine suivante. Madeleine se précipitait alors au salon pour aller aux nouvelles, craignant que le jeune homme n'ait fait la « grande demande », mais jusqu'à présent il n'avait pas été question de mariage. Fanette, devant les questions pressantes de sa tante, répondait invariablement qu'elle considérait le jeune médecin

comme un ami, sans plus. Madeleine n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison un jeune homme normalement constitué rendait visite chaque semaine à une jolie jeune femme si ce n'était pas pour lui faire la cour et la demander un jour en mariage.

— Alors ? renchérit-elle, cachant mal son anxiété.

— Il ne s'agit pas d'amour, répliqua Fanette. En tout cas, pas du genre d'amour auquel vous pensez.

Sa tante la regarda, perplexe. La jeune femme poursuivit, la voix chargée d'émotion :

— Je voudrais devenir journaliste.

La surprise cloua Madeleine dans son fauteuil. Puis elle se leva d'un bond, fit quelques pas dans son bureau, tira impatiemment un rideau et se tourna de nouveau vers sa nièce.

— Journaliste ! Les poules auront des dents avant que les patrons de journaux engagent des femmes !

— Mais vous, tante Madeleine ?

— Je signe mes écrits sous un pseudonyme masculin, Jacques Gallant, ne l'oublie jamais. Sans compter que je ne suis pas un reporter, mais une simple feuilletoniste, ce qui n'est pas pris au sérieux par la gent masculine.

Fanette voulut parler, mais sa tante l'en empêcha :

— Et puis j'ai besoin de toi ! Comment peux-tu songer à m'abandonner, après tout ce que j'ai fait pour toi ?

Elle regretta aussitôt sa dernière phrase, qui lui sembla geignarde et remplie d'apitoiement sur elle-même. Fanette mit gentiment sa main sur le bras de sa tante.

— Qui dit que je cherche à vous abandonner ? Je veux continuer à travailler pour vous. Tout ce que je souhaite, c'est apprendre les rudiments du métier.

Madeleine garda un silence buté. La déception de Fanette était si vive qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Vous croyez donc que je n'ai aucun talent ?

Les réserves de Madeleine fondirent en voyant la mine altérée de sa nièce. Pendant de longues années, elle s'était battue pour se faire une place dans une société où les femmes n'avaient pas

le droit de vote, ni le droit de posséder un compte bancaire, ni même celui de signer leurs propres œuvres. Un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant fit son chemin dans son cœur : le besoin de protéger sa nièce, comme une mère qui cherche à aplanir les obstacles pour son enfant.

— Au contraire, Fanette. Tu as une excellente plume. Seulement, je ne veux pas que tu te fasses d'illusions. La rédaction d'un journal est un monde d'hommes. Jamais Prosper Laflèche ne t'engagera.

— Je suis prête à commencer au bas de l'échelle. Même à devenir une *press feeder*, s'il le faut.

Madeleine fut frappée par la détermination de la jeune femme.

— Ma foi, tu as la tête aussi dure qu'Alcidor !

Après un long silence, elle finit par déclarer, non sans avoir poussé un soupir qui en disait long sur son état d'esprit :

— Très bien. Je parlerai de toi à Point final demain. Je lui demanderai de te prendre comme stagiaire.

Fanette sauta de joie et se jeta dans les bras de sa tante.

— Merci, ma tante, merci, merci ! Vous ne savez pas à quel point je vous en suis reconnaissante.

Madeleine reçut cette marque d'affection avec embarras, elle qui n'avait pas l'habitude des épanchements. Elle ressentit tout de même le besoin de mettre encore une fois sa nièce en garde.

— Surtout, n'attends rien de cette démarche.



III

Le lendemain, Madeleine endossa son costume masculin et se rendit au journal dans sa calèche. Lorsqu'elle entra dans l'immeuble, elle remarqua tout de suite que la porte du rédacteur en chef était close, ce qui était généralement signe qu'il ne voulait recevoir personne. *Tant pis*, se dit-elle. *Une promesse est une promesse*. Une main se posa sur son épaule. En se retournant, Madeleine reconnut Arsène Gagnon, qui arborait une mine obséquieuse.

— Si c'est le patron que vous voulez voir, je vous avertis tout de suite, il est d'une humeur de chien.

Il désigna la presse rotative autour de laquelle s'affairaient des ouvriers.

— La « Hoe » n'est pas encore réparée.

Madeleine repoussa le journaliste d'un geste impatient, comme elle l'aurait fait d'une mouche importune, et se dirigea vers le bureau de Laflèche. Le reporter haussa les épaules, vexé, tandis que la romancière cognait à la porte avec fermeté. Une voix rogue se fit entendre, à peine amortie par le panneau de chêne.

— C'est mieux d'être important !

Après une légère hésitation, Madeleine entra dans le bureau. Point final était installé derrière son pupitre encombré, les manches de sa chemise roulées, son gilet déboutonné, une pipe éteinte au coin des lèvres. Il corrigeait un article. Ses sourcils épais formaient une ligne opaque au-dessus de ses yeux. Madeleine prit place sur une chaise. Après avoir raturé rageusement un passage, le rédacteur poussa un soupir.

— Ça se dit journaliste, et ce n'est même pas capable d'écrire sans faire une faute par ligne.

Madeleine se racla la gorge pour signaler sa présence. Laflèche leva brièvement la tête et se rembrunit en la voyant.

— Ça tombe bien, madame Portelance, je voulais justement vous voir.

Le ton sec de son patron ne présageait rien de bon, mais Madeleine passa outre.

— Les grands esprits se rencontrent, répliqua-t-elle en s'efforçant d'avoir l'air aimable. Je souhaitais moi-même vous dire deux mots concernant ma nièce.

Comme s'il ne l'avait pas entendue, le rédacteur désigna des lettres empilées sur son pupitre.

— Voici quelques missives que nous avons reçues de la part d'abonnés au sujet de *Perdition*. La plupart sont plutôt positives.

— Vous les avez ouvertes ? s'écria Madeleine, scandalisée.

— Ces lettres sont adressées aux soins du journal. Elles ne sont donc pas de nature privée. Je vous invite à lire celle-ci en particulier.

Il prit une enveloppe au-dessus de la pile et la tendit à la feuilletoniste. Intriguée, elle la saisit et y jeta un coup d'œil. Le papier était épais et de bonne qualité. Une écriture nette et élégante avait adressé la lettre à monsieur Jacques Gallant, aux soins de la rédaction du journal *L'Époque*.

— Lisez, lisez, s'impacienta Laflèche.

Retirant trois feuillets de l'enveloppe, la romancière s'attarda d'abord à la signature.

I. G. Évêque de Montréal

Par Monseigneur Ignace Bourget,

J. O. Paré, Chanoine secrétaire.

Madeleine blêmit. *Monseigneur Ignace Bourget*. Le célèbre prélat avait la réputation d'être un bourreau de travail, qui dormait à peine quelques heures par nuit afin de se consacrer à ses

nombreuses tâches épiscopales et évangéliques. Elle s'étonnait qu'un personnage si important eût pris la peine de lui écrire. Elle commença la lecture de la lettre.

Monsieur,

L'un de nos paroissiens, que je ne nommerai pas dans cette missive pour ne pas le compromettre, nous a signalé l'existence de votre ouvrage intitulé *Perdition*. La description que notre dévoué fidèle nous a faite de vos écrits nous a plongés dans la plus profonde indignation.

Notre jeunesse, nos familles sont déjà exposées à tant de mauvaise littérature, sans compter des lieux de perdition comme les théâtres, faut-il encore que nos journaux leur jettent en pâture des sujets et des propos que la décence ne nous permet pas d'aborder dans cette missive ? Nos efforts zélés et constants afin de propager la bonne parole et de conduire nos ouailles dans les chemins de la vertu et de la grâce se butent constamment aux mauvais exemples dont les romans regorgent. C'est pour protéger nos paroissiens de ces influences néfastes pour leur bien-être moral et spirituel que nous avons ainsi mis à l'Index les ouvrages impies des Hugo, Balzac, Sand et consorts qui, par leur absence de morale chrétienne et de bienséance, représentent un véritable danger pour la sauvegarde des âmes de nos fidèles.

Je vous conjure donc, au nom de votre foi et du respect des valeurs qu'elle représente, de ne plus donner en pâture à vos lecteurs des écrits dépeignant des comportements indignes. Réfléchissez à la grâce que Dieu vous a donnée en vous dotant de la capacité d'écrire, et servez-vous de votre plume pour l'édification des âmes, et non pour leur perte.

Bien sûr, le prélat n'avait pas rédigé lui-même la missive, mais il en avait dicté l'essentiel à son secrétaire. L'étonnement de Madeleine fut vite remplacé par la colère. Monseigneur Bourget ne lésinait pas sur la morale. Depuis qu'il avait succédé

à monseigneur Lartigue à la tête de l'évêché de Montréal, en 1840, il avait déployé une ardeur peu commune à condamner les œuvres qu'il jugeait trop licencieuses. Comment pouvait-on interdire de grands écrivains comme Hugo ou Sand sans être soi-même un bigot invétéré ? Le fait que l'évêque de Montréal pousse le zèle jusqu'à s'immiscer dans l'écriture d'un simple feuilleton en disait long sur sa pugnacité. Gagnée par l'anxiété, Madeleine sortit un cigare d'une poche de sa redingote et l'alluma, au grand dam du rédacteur en chef.

— Vous savez bien que je n'approuve pas les femmes qui fument.

— Aujourd'hui, je m'appelle Jacques Gallant, rétorqua Madeleine. Le fait que je fume ne devrait donc pas vous incommoder.

Elle fit quelques ronds avec la fumée de son cigare, consciente que son geste était un tantinet provocant, mais c'était pour elle une façon de montrer à son patron qu'il ne l'intimidait pas. Irrité, Laflèche se retint toutefois de lui asséner une réplique cinglante comme il en avait le don. Il était dans son intérêt de se concilier les bonnes grâces de la romancière, dont le succès ne se démentait pas. Il mit ses coudes sur le pupitre et se pencha vers la feuilletoniste.

— Je serai franc avec vous, madame Portelance. Vous nous avez mis dans un sacré pétrin. Vous rendez-vous compte du pouvoir de monseigneur Bourget ? Il pourrait faire fermer notre journal par un simple mandement.

Madeleine haussa les épaules.

— Croyez-vous qu'un homme aussi important s'en prendrait à un journal comme le nôtre pour des vétilles ?

Laflèche donna un coup de poing sur la table, faisant trembler un pot d'encre.

— Des vétilles ?

Il saisit la lettre et en lut un passage :

— « Notre jeunesse, nos familles sont déjà exposées à tant de mauvaise littérature, sans compter des lieux de perdition comme les théâtres, faut-il encore que nos journaux leur jettent en

pâturage des sujets et des propos que la décence ne nous permet pas d'aborder dans cette missive ? » Vous osez appeler ça des vétilles ?

Un lourd silence succéda à sa diatribe.

— Qu'attendez-vous de moi ? finit par dire Madeleine, sur les charbons ardents.

— Je vous demande de mettre de l'eau dans votre vin. Fabriquez une fin édifiante, cela rassurera son éminence. Tenez, votre héroïne pourrait avoir une tante religieuse, qui l'inciterait à entrer en communauté. Vous ferez pleurer vos lectrices, monseigneur Bourget sera satisfait et la morale sera sauve.

— Mais c'est impossible ! s'exclama la romancière. Vous oubliez qu'Angéline porte l'enfant de Vincent Lasnier.

— Alors qu'elle le donne en adoption !

Ce fut au tour de Madeleine de frapper le bureau avec le plat de sa main.

— Jamais, m'entendez-vous ? Jamais !

Elle était si furieuse que son visage en était congestionné.

— Si vous refusez d'entendre raison, je mettrai fin à votre contrat, décréta le patron.

— Si vous brisez mon contrat, je vous poursuivrai.

Laflèche leva les yeux au ciel.

— Allons donc ! Vous savez bien qu'une femme ne peut poser aucune action juridique.

— Je le ferai au nom de Jacques Gallant.

Le rédacteur en chef et la romancière se regardèrent en chiens de faïence. Puis Laflèche s'appuya sur le dossier de sa chaise, qui craqua.

— Faites ce que je vous demande, et j'augmente votre tarif de deux sous la ligne. J'attends votre réponse à la première heure demain, point final.

Il se mit à chipoter dans ses dossiers, voulant indiquer que la rencontre était terminée.

Contenant sa fureur, Madeleine écrasa avec ostentation son cigare dans un cendrier, reprit son haut-de-forme et se dirigea vers la porte. Son patron l'interpella :

— Vous vouliez me parler de votre nièce.

Dans son emportement, Madeleine avait complètement oublié la raison de sa visite. Elle tâcha de recomposer son visage et de retrouver son calme.

— Comme vous le savez, Fanette est ma secrétaire depuis près d'un an. J'ai été à même de constater ses grandes qualités : esprit d'initiative, excellente plume, rigueur, ponctualité...

— Tant mieux pour vous, l'interrompit-il, mais je ne vois pas en quoi les qualités de votre nièce me concernent.

— Eh bien... Elle souhaiterait apprendre les rudiments du métier de journaliste. J'ai pensé que vous pourriez l'engager comme apprentie.

Un silence lourd s'installa soudain, ressemblant à celui qui précède un orage. Le patron arborait une mine indéchiffrable. Puis il finit par parler, la voix assourdie par la colère.

— Je dirige un journal sérieux, madame Portelance. Je préfère périr dans les feux de l'enfer plutôt que de permettre à une femme de porter le nom de journaliste. Me suis-je bien fait comprendre ?

Tout en s'attendant à un refus, Madeleine fut néanmoins anéantie par la dureté de la réponse.

— Ma nièce serait disposée à commencer au bas de l'échelle, balbutia-t-elle.

— Dites à *votre nièce* que je ne veux plus qu'elle remette les pieds à la rédaction. Elle distrait mes hommes.

Madeleine serra les lèvres et sortit en claquant la porte. La colère lui donnait des palpitations, à un point tel qu'elle pensa être victime d'une commotion cérébrale. Elle traversa la salle de rédaction, la tête haute, consciente des regards curieux des employés rivés sur elle, particulièrement celui d'Arsène Gagnon, railleur et hostile.





TOME 1



TOME 2



TOME 3



TOME 4

Montréal, 1862. Fanette est devenue la secrétaire de sa tante Madeleine, qui, sous un nom masculin, signe un roman-feuilleton dans le journal *L'Époque*. La jeune femme nourrit l'espoir d'accéder au journalisme et d'écrire ses propres articles. Son rêve paraît inatteignable, mais un événement imprévu lui donnera sa première chance.

Amanda est enfin heureuse avec Noël Picard à la Jeune Lorette. Cependant, son fils, Ian, tourmenté par ses origines, veut savoir qui est son père. Croyant que celui-ci est un capitaine irlandais ayant péri au large de Cork, l'adolescent se fait engager comme mousse sur un bateau marchand qui doit livrer sa cargaison en Irlande.

Sean fait partie de la confrérie des Fenians, un groupe cherchant à libérer l'Irlande du joug britannique. Il n'a toutefois pas abandonné sa quête pour retrouver ses sœurs, Amanda et Fionnualá.

Lors du procès d'une jeune femme accusée d'avoir empoisonné son mari, Fanette revoit Julien Vanier, l'honnête avocat qui avait défendu Amanda. Mais l'inquiétant Auguste Lenoir n'a pas dit son dernier mot...



Diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada, scénariste de télévision réputée, Suzanne Aubry a connu un grand succès avec les quatre premiers tomes de la saga historique Fanette, qui commence à Québec en 1847. Son premier roman, Le Fort intérieur, est paru dans la collection «10/10». Son blogue est très apprécié des lecteurs et des passionnés d'histoire et d'écriture.

